

SIRÈNES

© Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino, 2007
© Marsilio Editori s.p.a., Venezia, 2017
© Pour la traduction française : inculte, 2020

SIRÈNES

LAURA PUGNO

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARINE AUBRY-MORICI

éditions inculte

Pour Elio

I

Samuel monta sur la plate-forme surplombant les bassins et ouvrit l'un des casiers. Il ôta son survêtement au logo de la yakuza – un *y* stylisé dans un cercle *enso*, lequel semblait tracé en lettres de sang – et enfila sa combinaison de néoprène.

Le bord du bassin était désert, il était seul dans l'élevage. À cause de l'épidémie de cancer noir, il y avait eu des coupes dans le personnel. Seuls étaient restés Samuel et Ken'nosuke, les deux surveillants qui travaillaient en rotation, les techniciens vétérinaires et les ouvriers chargés de l'abattage de la viande.

C'était l'un des sites les plus petits, l'un des premiers. D'autres établissements plus grands et plus modernes se trouvaient ailleurs dans la réserve marine yakuza.

La saillie des sirènes était sur le point de commencer. Sitôt finie, Samuel lancerait le renouvellement de l'eau des bassins depuis le panneau de contrôle du système de vidange. L'une des choses qu'il aimait faire.

L'eau de l'océan entrait par aspirations et tourbillons. La grille de filtrage régulait sa puissance, permettant une osmose douce et maîtrisée entre mer intérieure et mer extérieure. Mais si Samuel commettait la moindre erreur, s'il n'encastrait pas parfaitement la grille dans le rail de fermeture, la furie de l'eau emporterait tout avec elle.

De la même manière, les vagues de l’océan balayaient les plates-formes externes des élevages de la réserve yakuzas, située au large de la côte de la Nueva Bahia California, dans les eaux d’Underwater, où personne – et certainement pas le gouvernement des Territoires – n’aurait pu les découvrir, et encore moins voulu contrôler ce que les yakuzas y faisaient. Pas avec l’épidémie de cancer de la peau – le cancer noir, le soleil noir – qui dévorait la population.

Samuel aurait voulu tout détruire, il aurait pu le faire.

Cette pensée lui apportait un grand réconfort.

Sadako était morte l’année précédente, à dix-sept ans. En plein été, quand le cancer noir est le plus féroce. On l’appelait cancer, mais c’était bien plus qu’une prolifération affolée de cellules. C’était, du moins selon le Mermaid Liberation Front, le châtiement divin pour ce que l’espèce humaine avait fait aux sirènes.

Samuel avait des dreadlocks blondes jusqu’à la taille. Le jour où il avait inoculé une dose d’euthanasie à Sadako, il s’était rasé la tête. Sadako n’aurait pas souhaité qu’on lui rende hommage ainsi. Un crâne rasé signifiait s’exposer à coup sûr au cancer noir, en commençant par la tête, surtout pour un phototype 1.

Mais Sadako était morte.

En bas, dans le bassin, les sirènes mâles couvraient les femelles.

La saillie était frontale. Les femelles étaient plaquées contre le bord des piscines, écrasées sous le poids des mâles, beaucoup plus grands qu'elles.

Habituellement dociles comme des vaches, les sirènes femelles se révélaient incroyablement féroces à la fin de l'accouplement. Dès que cesserait l'effet de l'hormone qui les maintenait dans cet état narcotique et hébétées, à la merci des mâles, elles les tueraient et les dévoreraient en partie. C'était le seul cas où l'espèce consommait de la viande – du moins c'est ce que croyaient les scientifiques.

Après le massacre, l'eau se noircirait de sang et il faudrait ensuite évacuer les carcasses dans l'océan, puis procéder à la vidange des bassins. Les mâles servaient seulement à féconder les femelles, leur chair était toxique pour l'homme.

Aussi voraces que leur réputation le disait, les sirènes, une fois domptées et domestiquées, ne chantaient pas pour l'oreille humaine. Elles émettaient parfois un cri strident de mouette ou de phoque, mais leur véritable chant était un appel ultrason, qui rendait les chiens fous et, bien qu'il fût imperceptible pour lui, peut-être l'homme aussi.

Depuis que l'on avait introduit l'abattage mécanisé pour remplacer l'égorgeage manuel, la viande de mer s'était rapidement diffusée sur le marché. Les statistiques montraient que les employés des abattoirs présentaient une nette tendance au suicide. Pour cette raison, les bassins de la mort des nouveaux sites étaient

insonorisés, mais celui où Samuel travaillait comptait parmi les plus anciens.

Seules les femelles poussaient des cris et bramaient. Les mâles, quant à eux, étaient complètement muets.

Les sirènes mâles, pensait Samuel, sont de faux bourdons.

Certains chercheurs avaient assuré qu'il ne s'agissait pas d'une espèce unique, mais de deux différentes, mystérieusement hybridées en une troisième, la forme originelle de la sirène étant femelle, tandis que les soi-disant mâles n'étaient qu'une espèce commensale.

Sale fin pour un commensal, songea Samuel en bouffonnant sa combinaison de plongée.

Le dimorphisme sexuel était gigantesque. Les mâles étaient des dugongs de petite taille, sans rien d'humain. Les femelles étaient des bêtes à viande et à lait, et en même temps des femmes, sans parole ni jambes, le muscle unique de leur queue capable de briser la colonne vertébrale d'un homme, le vagin lisse, protégé de l'abrasion de l'eau de mer par une sécrétion nacréée.

Elles vous regardaient avec des yeux vides, éteints, d'un vert marine ou d'outremer, les membranes nictitantes de leurs paupières pareilles à des morceaux de plastique sale, leur visage presque encore un museau – semblable à celui d'une vache, pensa Samuel –, tandis que ce qui compliquait leur corps, c'était leur longue chevelure – si tant est que l'on pût désigner ainsi l'unique masse élastique bleu-vert ou azur vif qui descendait le long de leur dos et ondoyait dans l'eau comme

les tresses de la plus belle des adolescentes –, leurs bras vert clair aux mains palmées et leurs seins toujours gros et lourds aux mamelons vert foncé, très durs, dont sortait, pendant l'œstrus, un lait douceâtre. Samuel en avait bu plus d'une fois, quand il lui était arrivé d'en voler dans l'élevage.

Leur queue était couverte d'écailles, vertes ou bleues, qui devenaient violettes avec l'âge, mais les sirènes ne pouvaient pas vieillir dans les abattoirs. Leur chair devenait granuleuse avec le temps. Le morceau le plus apprécié était le veau de sirène, jeune et tendre. La viande de mer était très demandée.

Il y avait des bordels de sirènes. En réalité, ils étaient interdits par la loi, car l'espèce était en voie d'extinction. Les sirènes étaient le nouveau sport sexuel, le nouveau caviar Beluga.

Les élevages de sirènes à des fins de consommation étaient eux aussi prohibés. C'est pour cette raison que la yakuza maintenait ses sites à Underwater et en d'autres lieux sûrs, le long de la côte de la Nueva Bahia California, la NuBaCa des *resorts* subaquatiques.

Les mouvements pour la défense des sirènes, espèce cousine, – le Mermaid Liberation Front surtout – avaient été décimés par l'épidémie.

Samuel avait été formé pour devenir cadre, puis avait été évincé. La yakuza l'avait gardé comme surveillant des sites et avait payé, à l'époque, les soins médicaux de Sadako. Elle avait gagné peut-être trois mois de répit

et était morte à l'hôpital, non dans la rue comme les désespérés.

Sadako était morte et Samuel n'entrerait désormais plus dans les *resorts* subaquatiques, pas même dans les bunkers des tueurs. Il était condamné à évoluer sur la terre ferme, sous le soleil qui vous dévorait vivant, comme les deux tiers des habitants de la NuBaCa, d'Underwater et du reste du monde.

Mais aucun résident sain d'esprit de la Nueva Bahia California n'aurait sans doute fait ce qu'il s'apprêtait à faire à ce moment-là, entrer dans l'un des bassins d'élevage de sirènes, alors en plein œstrus, puis se mêler aux mâles, introduire sa semence dans l'un de ces grands corps recouverts d'une sécrétion légèrement visqueuse, pour ensuite tenter de sauver sa peau. Les bordels veillaient à ne pas proposer à leurs clients des sirènes en chaleur. La rumeur courait qu'un yakuza trop ardent s'était fait arracher la tête par l'une d'entre elles. Heureusement, on avait inventé les œstrogènes de synthèse.

Ce désir pour les sirènes pouvait devenir une perversion. Certains yakuzas ne parvenaient plus à coucher avec des femmes normales, pas même avec de jeunes Japonaises à la peau glabre comme la viande de mer, pensa Samuel.

Sadako était japonaise. Il chassa cette pensée.

Il tenait prêt le mâle qui le remplacerait sous les dents de la femelle. C'était un spécimen particulièrement docile, un bœuf plus qu'un taureau de compétition.

Ce que je vais faire n'a pas de sens.
Il chassa aussi cette pensée.

Il avait peu de temps. Une fois la saillie terminée, les sirènes sortiraient brusquement de la torpeur de l'œstrus et commenceraient à dévorer les mâles, leur assenant un premier coup mortel sur la nuque. Après l'accouplement, Samuel et Ken'nosuke devaient les emmener à l'abattoir. Les spécimens stériles étaient envoyés dans les bordels pour yakuzas ou bien, s'ils présentaient une malformation mineure qui les rendait inaptes à la copulation, ils partaient avant les autres pour les bassins de la mort. Parmi les sirènes d'élevage, dont l'ADN était appauvri du fait de la consanguinité, la stérilité était une tare fréquente. On envoyait seulement les animaux stériles dans les bordels sous-marins : aucune bête en gestation n'échappait au profit de la yakuza, même si certains clients aimaient téter le lait de leurs mamelons vert sombre. Un plaisir exquis et interdit, nourrissant, capable de ressusciter un mort. N'importe quoi, pensa Samuel. Il eut presque l'impression de retrouver sur sa langue la saveur de cette substance grasse comme le lait humain.

Il avait choisi la sirène qui ressemblait le plus à une femme, un exemplaire de petite taille, qui ovulait pour la première fois depuis quelques jours, au museau presque humain.

C'était une demi-albinos. Ainsi appelait-on les sirènes à la peau blanche, aux nervures argentées, dont les yeux,

la queue et les mains palmées tiraient plus vers l'azur que le vert.

Les sirènes albinos, aux yeux rouges comme ceux des lapins, étaient tuées dès la naissance dans les élevages. Leur chair était mauvaise. Pour les demi-albinos, c'était différent. En réalité, la référence à l'albinisme n'avait pas lieu d'être. La couleur argentée entrait dans les standards, même si, en général, les demi-albinos étaient stériles.

Dans l'eau chaude du bassin, la sirène à la peau translucide semblait lui sourire avec ses petites dents aiguës. Elle était dans un état narcotique. La masse musculaire de ses cheveux et de sa queue, ses seins lourds ondoyaient dans l'eau. Ses mamelons perdaient un peu de lait.

Elle était prête.

Samuel leva les yeux vers le poste de contrôle, dont les vitres donnaient sur les bassins. Parfois, les chefs de la yakuza venaient profiter du spectacle de la monte et du massacre des mâles. Aucune visite n'avait été annoncée, mais la direction aimait passer par surprise. Lui et Ken'nosuke le savaient.

Il allait courir le risque. Il descendit dans l'eau.

II

La découverte des sirènes avait eu lieu une vingtaine d'années auparavant, grâce au travail d'une équipe de scientifiques des Territoires, bien avant l'épidémie de cancer de la peau. Le terme d'épidémie était adapté. Même si les médecins avaient eu du mal à y croire, le cancer noir pouvait se transmettre par simple contact. Quelque chose avait changé dans l'atmosphère, dans les couches protectrices qui séparaient la Terre de son étoile, et désormais le soleil semblait vouloir dévorer l'humanité, tel un dieu mauvais. Un dieu aztèque qui aurait exigé des sacrifices.

Certains croyaient que les sirènes étaient le fruit d'une mutation génétique, d'une évolution de l'espèce presque éteinte des dugongs ou des lamantins, pour affronter un monde dont l'homme était destiné à disparaître. D'autres créatures, sous-marines, domineraient un jour la Terre.

D'autres disaient qu'il était normal de découvrir des espèces inconnues puisque, même si cela coûtait très cher, l'homme était désormais capable d'habiter le fond des mers et des océans. Des espèces nouvelles, ou peut-être très anciennes, comme les merveilleuses et cruelles sirènes.

Les sirènes étaient immunisées contre le cancer de la peau. Même si elles venaient en surface et respiraient en dehors de l'eau, le soleil ne semblait pas pouvoir agresser leur épiderme.

Les scientifiques en avaient conclu que leur immunité dérivait de cette substance nacrée, visqueuse au toucher – la fameuse humeur –, qui recouvrait la peau de leur espèce et les protégeait de l'action abrasive de l'eau et du sable des fonds marins, laquelle fonctionnait également très bien – ironie des mécanismes de l'évolution génétique – contre l'amincissement de la couche d'ozone de l'atmosphère.

Quand l'épidémie avait commencé, avec les premières psychoses et hystéries collectives, les chercheurs avaient essayé de reproduire cette humeur en laboratoire, sans y parvenir. Dans cette gélatine laiteuse se trouvaient des composants encore non identifiés, et les tentatives de fabrication d'une crème pharmaceutique ou commerciale n'avaient pas abouti.

Les riches, et parmi eux les yakuzas, avaient découvert la vie dans les *resorts* sous-marins. Les gens normaux se contentaient de vivre dans des bunkers, désormais modèle d'architecture dominant, et portaient des combinaisons de jour, des *face masks* achetés au marché noir, ainsi que de la cêruse protectrice. Les désespérés, ceux qui n'avaient rien à perdre ou aucune envie de continuer à vivre, menaient leur quotidien comme avant. Ils logeaient dans de vieux bâtiments et sortaient à l'air libre.

Samuel était l'un d'entre eux.

Il était entré sous la protection de la yakuza à l'âge de cinq ans. Son père était un *killer* passif, un *sleeper*.

Un jour, il s'était réveillé, avait massacré la mère de Samuel, puis s'était tiré une balle dans la bouche.

Ce matin-là, son père l'avait enfermé à clé dans sa chambre. Il lui avait apporté son petit déjeuner au lit, du lait chaud et des biscuits, ainsi qu'une pile de nouvelles bandes dessinées. Pendant que Samuel feuilletait les pages des comics, son père était sorti et il avait tourné tout doucement la clé dans la serrure. Samuel ne s'était aperçu de rien jusqu'au moment où il avait entendu des coups de pistolet et s'était précipité vers la porte, tachant les draps de lait et de traces de biscuits.

Comme tous les *sleepers*, le père de Samuel était sous surveillance. Il n'y avait eu aucun signe avant-coureur de son geste, ainsi que l'avait affirmé un voisin aux émissaires de la yakuza. C'était un homme parfaitement heureux.

Voilà ce qui allait tourmenter Samuel dans les années à venir, se mêlant à la douleur. Son père était *un homme parfaitement heureux*.

Sa mère était alors enceinte de six mois, d'une fille. Après sa mort, le petit Samuel s'était persuadé qu'une minuscule sirène déjà formée avait été extraite du corps de sa mère, encore vivante dans le liquide amniotique. Les hommes de la yakuza, en la trouvant, l'avaient dévorée. Personne n'en avait jamais rien su. Seul Samuel le savait, car il l'avait vu en songe.

La yakuza était arrivée avant la police.

Les dirigeants du clan n'avaient pas besoin de garçons traumatisés. Dix ans plus tard, ils feraient de mauvais

killers. Des psychopathes obsédés par l'idée de la perte, et non de vrais professionnels.

Samuel serait soumis plus tard au traitement *esprit neuf*.

Le père et la mère de Samuel n'étaient pas originaires d'Underwater. Samuel ne savait pas d'où ils venaient. Il ne disposait d'aucuns souvenirs de famille, fichiers ou photographies. Dans les archives de la yakuza, Samuel était classé comme caucasien.

Peut-être, pensait Samuel, ses parents venaient-ils des Territoires externes, ces zones libres où s'entassaient les désespérés désireux d'atteindre la côte d'Underwater. À cause du cancer noir, la ville était cernée de camps de quarantaine. Ce n'étaient pas les réfugiés des Territoires externes qui apportaient l'épidémie, mais les autorités savaient bien qu'un bouc émissaire est toujours utile. L'océan reflétait le soleil sur les habitants d'Underwater comme un gigantesque miroir, et pourtant des milliers de personnes se pressaient aux frontières, se faisaient enfermer dans des enclos électrifiés et attendaient, dans l'espoir de voir un jour la mer. Peut-être étaient-ils des disciples de Yemanjà-Inaè. Autrefois, à Underwater, rien n'était interdit. En tout cas, c'est ce que disaient, dans les Territoires externes, les désespérés.

Désormais, les choses avaient changé. La carte de la ville se couvrait de déserts, telle une peau de léopard parsemée de taches noires. Les zones séquestrées. Les hôpitaux. Les camps de détention, provisoire certes, mais qui se prolongeait jusqu'à la mort.

À Underwater, la nourriture commençait à manquer, pour tout le monde, sauf pour les yakuzas.

Tout redevenait sauvage. Underwater, les Territoires, l’océan. Les sirènes cesseront de vivre dans le fond de la mer et nous succéderont sur Terre. Nous ne les avons pas domestiquées, pas encore. Nous les gardons prisonnières, nous mangeons leur chair. Mais les domestiquer, nous n’y sommes pas encore parvenus.

La yakuza avait pris le jeune Samuel et l’avait conduit dans un endroit sûr. Les médecins l’avaient gavé de *chemicals*, des médicaments qui bloquaient les souvenirs traumatiques avant qu’ils ne s’impriment sur la surface du cerveau, la rayant comme du verre.

Par chance, la yakuza avait emmené Samuel avant qu’il ne voie les corps. La vision des corps aurait été impossible à effacer. (Son père l’avait enfermé à clé dans sa chambre. L’avait-il fait pour cela?) Au contraire, le résultat du traitement avait été parfait. Le souvenir de cette matinée avait été lavé de l’esprit de Samuel. Son amygdale s’était comme régénérée.

Sur la fiche de Samuel, il était écrit qu’il était doué pour oublier. Pour cette raison, quand Sadako était morte, il avait demandé à être de nouveau soumis au traitement. Mais cela n’avait pas fonctionné. Sadako faisait encore partie de lui, comme un membre fantôme.

Peut-être le *memory cleansing* était-il efficace une fois seulement au cours d’une existence. Ou bien l’agonie de Sadako avait-elle été trop lente et lui avait massacré

la tête petit à petit, elle n'avait pas eu la rapidité et la perfection de la mort de son père et de sa mère. Il devait vivre avec la mort de Sadako pour le restant de ses jours.

Après cela, ça ne valait plus la peine de se rappeler quoi que ce soit. Seule l'épidémie, Underwater qui se vidait peu à peu. Et son travail sur le site, avec sa routine de la monte et de l'abattage.

Le monde dans lequel Samuel était né ne connaissait pas l'existence des sirènes. Il était enfant lorsque, quelques années après la pêche d'un premier spécimen – la grande découverte –, eut lieu l'Hécatombe.

Les sirènes venaient s'échouer sur les plages d'Underwater. Pendant deux mois, la côte était devenue un cimetière à ciel ouvert. Et les touristes affluaient de tous les coins de la planète.

La marée charriait sur le rivage les corps des sirènes encore vivantes. C'était comme si elles voulaient mourir. Peut-être voyaient-elles l'avenir et ce que les êtres humains feraient d'elles, comme les mystiques le disaient. Peut-être avaient-elles décidé de procéder à l'extinction de leur espèce, maintenant que les hommes en avaient connaissance. Ou bien, avançaient les experts, ce n'était là que la réponse à un surpeuplement venu d'ailleurs, du fond des océans.

Son père l'avait emmené voir les sirènes sur la plage alors qu'elles étaient déjà en train de se décomposer. Plus que tout, Samuel se souvenait de leur odeur. L'Hécatombe avait pris fin et ne s'était pas reproduite.

Les merveilleuses sirènes étaient d'imposantes carcasses en putréfaction, qui empestaient.

Samuel avait été déçu.

Ainsi, des mois plus tard, la veille de tuer sa mère, son père l'avait emmené au Musée des nouvelles sciences naturelles, qui venait d'ouvrir, pour voir les squelettes des sirènes et les grands corps empaillés, sans odeur. La mère de Samuel ne les avait pas accompagnés, elle avait un peu de fièvre. En rentrant à la maison, Samuel aussi sentait qu'il était fiévreux. Peut-être à cause des sirènes. Peut-être, lui dit son père en plaisantant, que tu as le mal de sirène. C'est comme le mal d'Afrique, on n'en guérit pas.

Pendant l'Hécatombe, les équipes du musée avaient prélevé des sirènes encore vivantes sur la plage. Ils les avaient tuées d'un shoot de poison et de sédatif, puis avaient empaillé leur corps. On disait qu'ils avaient maquillé leurs visages pour leur donner une apparence plus humaine. Leurs lèvres vertes fardées de rouge. La masse musculaire de leurs cheveux tressée de fleurs.

C'est ce que l'on commença à dire quand le Musée des nouvelles sciences naturelles tomba en ruine. Samuel était alors adulte. Les sirènes empaillées avaient été dérobées ou vendues. Les salles du musée étaient devenues le refuge de vagabonds qui dormaient dans les caissons vides, en morceaux, parfois même sans se soucier d'en chasser les débris de verre. Mais vingt années devaient passer. Le jour de sa visite au musée, les sirènes mortes étaient apparues à Samuel comme des êtres

merveilleux. Là-bas, dans les salles fraîches, il n'y avait pas d'odeur.

Quand on était soumis au *memory cleansing*, le souvenir heureux qui précédait immédiatement le traumatisme acquérait une plus grande intensité. Dans le cas de Samuel, c'était celui des sirènes. Les magnifiques bêtes, déjà mortes quand il les avait vues au musée, et sans puanteur. Le souvenir de l'Hécatombe, en revanche, ne lui procurait aucune émotion particulière.

La yakuza avait vite compris que Samuel ne deviendrait jamais un bon *killer*. Il était comme son père, un homme destiné à être, à un moment de sa vie, parfaitement heureux. Mais il savait suivre la monte, éliminer les fœtus difformes, sélectionner le bon mâle pour chaque femelle. Il avait l'œil pour repérer les meilleurs spécimens. Quand l'abattage manuel était encore pratiqué – avec l'égorgeement d'épaule à épaule –, il était parmi les plus doués.

Dans certains restaurants raffinés équipés de bassins, les clients pouvaient choisir leur sirène pour le déjeuner. La gorge de la bête choisie était tranchée sur l'instant.

Samuel n'y était jamais allé.